



Aiguille Verte, Meije, Cervin... Il est des noms qui font rêver, des sommets que tout alpiniste se doit d'avoir une fois au moins gravis. Ainsi convoitais-je depuis si longtemps la Meije que, l'occasion se présentant à moi de la traverser, au lendemain même de ma tragique ascension du Peigne, malgré mon épuisement et mon instant besoin de repos je ne sus résister à l'attrait d'une montagne chère.

Je ne parlerai pas de la Meije : tant de choses déjà ont été dites sur elle ; il en faudrait, surtout, tant dire encore; et les si bien dire.. Je garde d'elle un souvenir à la fois ébloui et effrayé. Non pas, peut-être, que son ascension soit très difficile. Mais elle est si grande montagne, si secrète, si menaçante. J'attendais comme autant de révélations chacun de ses passages fameux, Et je ne sais rien de plus étonnant que la traversée de la Grande Muraille, que celle des arêtes. C'est un chemin de nuées, à demi détaché de la terre. Tant de vide autour de soi, contre soi conjuré surprend d'abord, et puis exalte. Non, ce n'est pas de roc, ni de glace qu'est façonnée la Meije, ni même de neige. Mais elle s'édifie sur le vide qui de tous côtés la cerne, et la modèle. Le vide, et la lumière : tels sont ses éléments.

Nous parcourûmes donc ces parois et ces crêtes jetées au ciel. Le temps menaçait. L'orage était déjà sur les Ecrins. Et la montagne, balayée de bise et de nuées, se faisait pour nous plus impressionnante encore. Ce ne fut cependant point, je le crois, à cause de cela que la Meije me parut redoutable. Mais je portais en moi un lourd poids de lassitude ; et je portais surtout, si proche, la pensée et l'image terriblement précise de la mort. Compagnon redoutable, elle ne m'a pas quitté, ce jour-là, du premier au dernier mètre de la grande montagne. Je le disais : on ne se libère pas aisément de la mort.

J'étais pourtant, cette année-là, si proche de la haute montagne que cela même ne parvenait pas à m'arrêter. J'allais toujours, comme une machine bien huilée continue à tourner longtemps après que l'impulsion lui a manqué. De retour de la Meije, immédiatement je repartis pour gravir une cime encore. Mais celle-là fut la dernière de l'été. Mes vacances prenaient fin. Je redescendis vers la plaine.

Tout n'était pas fini : la montagne me poursuivait de sa colère. En quelques jours, elle me prit trois amis : l'un foudroyé, un autre brisé par mille mètres de chute, le troisième saisi par une avalanche.

Ainsi, la montagne qui, jusque-là, pour moi s'était faite tout abandon, toute douceur, soudain me révélait

son visage terrible. Je ne lui devais encore que des images de clarté, de vie, d'allégresse. Voilà qu'elle m'imposait aussi des souvenirs d'angoisse et de mort.

Après mes premières frayeurs d'enfant, impuni je m'étais élevé à une excessive hardiesse. Elle m'en châtiât durement et me sauvait peut-être en m'apprenant, de nouveau, la crainte : mais une crainte éprouvée, raisonnée, grave. Entre la témérité et la frayeur, mon amour de la montagne, un instant décontenancé, se retrouvait, reprenait son équilibre. Bien du temps a passé depuis. Lorsque je quitte la vallée pour les cimes, sans doute ne puis-je plus goûter la même joie sans inquiétude, sans mélange qu'avant. Je connais maintenant le visage double du Dieu. Quelque chose en moi dès lors s'est transformé. Quelque chose est mort, qui ne revivra pas. Mais quelque chose aussi est né. Je n'ai rien oublié, rien rejeté : ni les jours heureux, ni les heures sombres. Il est juste que celles-ci donnent à ceux-là leur sens, leur prix et une plus grande clarté. Cela, je le sais à présent. Et j'apprends à composer, de leur patiente harmonie, ce qu'un jour peut-être je nommerai bonheur; ce que, dès aujourd'hui, je voudrais avoir mérité d'approcher : la sagesse, cette eau inépuisable et pure dont la montagne est source. Pour moi, je reste fidèle à cette patrie de cimes qui m'a fait ce que je suis, et sans quoi je ne voudrais plus être : en elle sont ma vérité et ma vie.

pp. 187-189